

*Leslie Kaplan*

# Le Psychanalyste

Depuis maintenant 3

**LESLIE  
KAPLAN**

**P.O.L**

Extrait de la publication



# Le Psychanalyste

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

L'EXCÈS – L'USINE

LE LIVRE DES CIELS

LE CRIMINEL

LE PONT DE BROOKLYN

L'ÉPREUVE DU PASSEUR

LE SILENCE DU DIABLE

LES MINES DE SEL

DEPUIS MAINTENANT, *Miss Nobody Knows*

LES PROSTITUÉES PHILOSOPHES, *Depuis maintenant, 2*

Leslie Kaplan

# Le Psychanalyste

*Depuis maintenant, 3*

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1999  
ISBN : 2-86744-681-3

*pour Heitor, mon hasard préféré*





## **Première partie**



**1**



## *Simon et le verdict*

– Et cette histoire aussi il l’écrit comme un rêve.

Simon Scop s’était arrêté sur cette phrase et regardait le tas de feuilles posées devant lui. Je ne le connaissais pas, j’étais entrée par hasard, attirée par l’affiche qui annonçait une conférence sur Kafka. Le conférencier était psychanalyste.

Il reprenait.

– Le récit est simple.

Un jeune homme termine une lettre à un ami qui vit depuis des années à l’étranger. Cet ami est parti au loin, il ne réussit pas, mais il a peur de revenir dans son pays natal où il n’a plus de relations, de liens. Il est resté célibataire. Georges, c’est le héros de l’histoire, le sent mal dans sa carrière, mal dans ce pays, un vieil enfant qui s’est laissé pousser une barbe ridicule qui ne lui va pas, tellement à côté de sa vie que Georges ose à peine lui parler de la sienne, de la réussite de ses affaires, il a quintuplé le commerce de son père depuis la mort de sa mère, et de son prochain mariage à une riche jeune fille.

Cet ami, on en connaît beaucoup de semblables. Georges, lui, florissant, en pleine forme, heureux.

Avec la lettre terminée, il va voir son père. Il n’a aucune raison de le faire, mais voilà, il le fait.

Georges trouve son père dans sa chambre, et il est étonné d’abord puis horrifié de le voir si différent du père qu’il voit tous les jours au magasin. Vieux, affaibli, sénile même, il joue avec la chaîne de montre de son fils, et son linge n’est pas propre. L’atmosphère de la chambre est lourde, pénible. On étouffe, pas de lumière.

Georges veut parler à son père mais tout de suite le père se plaint, les choses ne sont plus pareilles « depuis la mort de notre chère mère » comme il dit. Georges se sent devenir perplexe, l’état de son

père l'alarme, il se fait des reproches, et d'un seul coup il décide d'emmener son père avec lui dans son nouveau ménage.

Et là tout se noue très vite.

Le père se redresse dans le lit où Georges l'avait bordé, rejette les draps, Ah tu voulais me couvrir, ironise sur ce fils qui a cru avoir maté son père, qui a décidé de se marier, insulte la fiancée. Il oppose à Georges cet ami qui est à l'étranger : voilà un fils selon son cœur. La violence augmente, ses insultes, et il lance sa phrase finale, son verdict : Je te condamne en cet instant à la noyade.

Georges sort, il se sent poussé hors de la chambre, il court, il grimpe sur le pont, et « criant faiblement, Chers parents, je vous ai pourtant toujours aimés, il se laissa tomber dans le vide ».

Le conférencier se passa une main dans les cheveux.

– L'ami de Georges, c'est en somme le sort commun. Hésitations, mal être, désir faible, où suis-je, qu'est-ce que je veux, échecs. Le monde tel qu'il va, tel que nous le connaissons. Mais Georges... Tout lui réussit, les affaires, l'amour – et pourtant quand ce père faible, malingre, débile, lui dit d'aller se noyer, il court se jeter dans le vide.

Le conférencier s'arrêta encore et fit un geste de l'index, comme pour désigner quelque chose ou quelqu'un.

Dans le vide des mots auxquels rien ne fait barrage. Il saute de lui-même dans la malédiction.

### *Simon est interrompu*

– Vous ne savez pas ce que c'est, la malédiction.

C'était une jeune femme assise au premier rang qui se levait pour parler, très émue. Elle avait des cheveux blonds très courts, un pull noir à col roulé et un pantalon, et elle parlait à toute allure comme si elle débitait un texte, à plusieurs reprises elle se mit à bégayer. Elle était pâle de rage, livide.

– Moi, j'ai lu *La Métamorphose* et ça m'a changé la vie. Un type qui se réveille le matin transformé en vermine. Il est devenu une gigantesque vermine. Ça ne vous dit rien ? Vermine ! Racaille ! Ordure ! Vous comprenez ? Ou je vous fais un dessin ? Bien sûr que vous comprenez. Et je m'appelle Eva, rappelez-vous de ça. Eva, elle est pas une ordure, elle est pas une vermine. Mais en fait je me suis trompée, vous ne pouvez rien comprendre. La malédiction ! Et après vous avez le culot de parler du vide. Non mais je rêve. Moi j'habite – je ne vais pas vous le dire, où j'habite. Je vais vous dire comment c'est, on va voir si vous connaissez, Monsieur Sait-Tout, on va voir. On descend du RER. On marche jusqu'à l'arrêt du car. On attend, on prend le car. Il n'y a pas beaucoup de cars, on attend longtemps. Le car arrive. On monte une route. La route est bordée de poteaux télégraphiques. Le car est très lent. Des deux côtés de la route il y a des pavillons. Les pavillons ont une porte avec une grille, un, deux étages, une plate-bande, un jardin derrière. En haut de la côte il y a un restaurant-bar qui s'appelle *C'est nous les meilleurs*. On arrive à un carrefour où il y a plusieurs magasins, des gros. Un magasin de salles à manger et de cuisines avec les meubles exposés. Quand on passe on voit les tables, les chaises, les étagères, les tabourets, les plans de travail. C'est comme s'ils étaient au milieu de la route. Il y a aussi un magasin de produits d'entretien avec des lessives empilées, des boîtes

de clous, des escabeaux, des sacs de chiffons. On continue vers le groupe scolaire. Dans la journée il y a des enfants qui portent des livres. Ensuite c'est le coin des arbres. Les passages piétons. On arrive devant les tours, les grands blocs.

Elle s'arrêta un instant.

– Les grands blocs. Les fentes des fenêtres.

Elle eut l'air de faire un effort, reprit.

– Au milieu il y a le centre, la mairie, l'esplanade. Alors vous connaissez, oui ou non ? J'ai oublié, dans le centre il y a la pizzeria, le restaurant chinois, la boulangerie, la charcuterie, le supermarché, l'épicerie fine, la pharmacie. Si vous ne connaissez pas, vous êtes vraiment nul.

Allez, on se tire.

Elle s'adressait à une fille assise à côté d'elle qui ne l'avait pas quittée des yeux et qui la regardait avec admiration, en fronçant les sourcils d'un air très concentré. La fille se leva. Elle était plus jeune, maquillée de façon très voyante, du rouge, du noir, moulée dans une minijupe et un tee-shirt qui s'arrêtait au-dessus du nombril. Elle avait des cheveux blonds décolorés, coupés comme Eva. Eva prit son amie par le cou.

– Allez, on se tire, répéta encore Eva. Elles sortirent de la salle, Eva à grandes enjambées, son amie se balançant sur ses talons hauts.



### *Simon reprend*

Le conférencier les suivit des yeux. Il dit, il avait vraiment l'air désolé :

– Dommage qu'elles soient parties.

Donc. Il saute, ce Georges, dans la malédiction, il est sous l'emprise des mots, du verdict. Kafka nous fait entrer dans un monde où les mots existent en eux-mêmes, où, poussés à leur limite, ils sont vivants. Ils produisent des effets. Ils sont la réalité. C'est comme s'il avait noté, décrit dans tous ses détails une réalité particulière, précise, que nous connaissons tous, une réalité intérieure. Les mots, c'est ce que nous habitons le plus, parce que ce sont eux qui nous habitent d'abord. Le héros se débat avec une situation, et cette situation est faite de mots. Je veux dire que c'est cela que le lecteur ressent, même à son insu : qu'il chemine dans le récit à l'intérieur des mots. C'est ce qui se passe dans les rêves. Bien sûr, ce ne sont pas n'importe quels mots, n'importe quels rêves. Ce sont des situations d'aliénation, d'horreur et de terreur très anciennes. On tombe hors de l'humanité, on passe dans un monde où règne une loi arbitraire, archaïque. On se réveille, et ce n'est pas qu'on est comme une vermine, non, on est devenu réellement une vermine. Ou un matin, on vient vous chercher, et vous êtes arrêté. Vous avez un procès. C'est absurde, sans raison, mais ce procès qui vous est fait, vous l'éprouvez, vous le ressentez, vous l'avez en vous. Ou vous cherchez du travail au loin, et vous vous sentez perdu, un étranger sans recours. Et comme dans le rêve, on est soi-même partie prenante de tout ce qui se passe. Le monde vous tombe dessus, mais on fait partie de ce monde, il n'y en a pas d'autre. Et si le père peut vous envoyer à la noyade, c'est que le mot père résonne pour vous, résonne et commande. Tout s'enchaîne, comme dans un rêve, tout peut arriver, même l'impensable, du moment qu'on le pense.

Le langage, dit encore Simon, creuse en nous une distance paradoxale, une distance qui nous divise et nous sépare de nous-même : car avant de pouvoir les utiliser à son tour, l'homme est littéralement fait, fabriqué, par les mots, et les mots sont la peau des rêves.

A suivre, dit Simon.

## *Simon et la réalité*

A la fin il y eut quelques questions. Un monsieur âgé avec un veston en laine et une casquette qu'il enleva pour parler demanda au conférencier comment il définissait la réalité. La réalité interne, oui, oui, bien sûr. Mais lui, il ne voyait pas les choses de cette façon. Enfin. Il lui semblait qu'elle était extérieure, la réalité. Tout de même. La réalité, c'était là et on n'y pouvait rien. D'ailleurs, lui, il avait beaucoup réfléchi, et il pensait que la réalité, c'était le pouvoir. Il avait lu Kafka, et c'était ce qu'il y avait vu. Le château, le procès. Ceux qui étaient en haut et ceux qui étaient en bas. Ceux qui avaient le pouvoir, et ceux qui ne l'avaient pas. Il raconta une histoire pour illustrer.

C'était une histoire vraie, qui s'était passée récemment dans un grand hôtel où travaillait son beau-frère. Un milliardaire connu, mais il ne dirait pas son nom, avait l'habitude d'y descendre. Et quand il y descendait il avait une autre habitude : chaque fois qu'il prenait l'ascenseur, seul ou pas seul, il faisait ses besoins. Oui, oui, oui, il chiait, pardonnez l'expression, dans l'ascenseur. On lui avait fait des remarques, gentiment, la direction, ce n'était pas commode, ni dans les coutumes, qu'il pense aux autres clients de l'hôtel, mais lui il disait seulement, très simple : Si ça ne vous plaît pas – et les gens se taisaient. C'était un gros, un très gros client.

Et puis la direction avait changé. Et le nouveau directeur, un jeune, qui arrivait tout feu tout flamme, lui avait dit qu'il ne pouvait pas tolérer ça.

Eh bien, le monsieur parlait d'une voix lente, posée, avec une pointe de triomphe, eh bien, le lendemain le milliardaire avait racheté l'hôtel et le directeur était viré. Vous voyez ? C'est ça, la réalité.

– Quelle histoire, dit le conférencier. Mais voyez-vous, je pense qu'elle ne va pas à l'encontre de ce que je dis, au contraire. Il eut l'air de chercher.

Je peux raconter aussi une histoire. Je n'arrive plus à me souvenir d'où elle vient, mais je suis sûr qu'elle est vraie. Au fond, ce que je veux dire, c'est qu'elle parle aussi du monde, mais le monde, quand on en parle, parle des sujets, de leurs désirs, de leur intimité.

C'est un frère et une sœur qui se rencontrent dans une soirée. Ils ne se sont pas vus depuis un certain temps, le frère demande à la sœur comment elle va, il sent qu'elle n'est pas du tout dans son assiette, elle est nerveuse, au bord de l'hystérie. Alors la sœur lui dit qu'elle avait rencontré un homme, c'était formidable, grand amour, échange, intérêts communs, elle rêvait déjà, se voyait vivre avec lui, etc.

Et là, horreur. Elle est tombée de haut. Désespoir.

Le frère, qui aime beaucoup sa sœur, veut en savoir plus, qu'est-ce qui s'est passé.

La sœur ne dit rien, ils tournent un peu en rond, finalement elle lui dit, Voilà, il m'a emmenée chez lui, on a fait l'amour, il était de plus en plus passionné, moi aussi, jamais je n'avais vécu ça, et tout d'un coup, crac, il m'a attachée au lit, il m'a ligotée, et il m'a chié dessus.

– Mais pourquoi, s'exclame le frère.

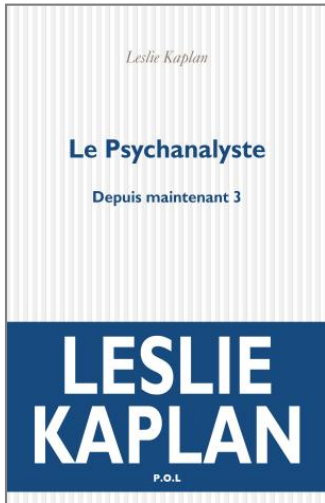
Rire général dans la salle. Le monsieur rit aussi.

<b>4</b>	Eva dans la cour	391
	Edouard et les poules	392
	Marc fait un poème	394
	Louise et l'espace	396
	Eva et l'apprenti	398
<b>5</b>	Eva se réveille	403
	Louise pense à Simon	405
	Simon se bagarre	407
	Une histoire incroyable	410
	Marie en train	412
	Aurélie et le Monoprix	414
	Eva est stupéfaite	416
<b>6</b>	Eva sur l'avenue	421
	Louise et le métro aérien	423
	Edouard descend les Champs	425
	Jérémie au canal Saint-Martin	427
	Sylvain à la Grande Galerie	429
	Marc et la Brésilienne	431
	Aurélie et le droit d'avoir des droits	433
<b>7</b>	Eva achète un walkman	437
	Louise fait un strip-tease	438
	Marie et l'homme Moïse	440
<b>8</b>	Eva dans la ville	445
	Edouard vit sa vie	447
	Vincent rêve de Louise	449
<b>9</b>	Eva au jardin	453

---

Achévé d'imprimer en janvier 2000  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a. à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1650 – N° d'imprimeur : 0 0 0 0 8 3  
Dépôt légal : janvier 2000

*Imprimé en France*



Leslie Kaplan  
**Le Psychanalyste**

Cette édition électronique du livre  
*Le Psychanalyste* de LESLIE KAPLAN  
a été réalisée le 25 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en janvier 2000  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867446818 - Numéro d'édition : 337).  
Code Sodis : N46561 - ISBN : 9782818011034  
Numéro d'édition : 230942.